

XYZ. La revue de la nouvelle

« Une journée en enfer »

José-Louis Bocquet



Numéro 81, printemps 2005

Nouvelliers bretons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3349ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bocquet, J.-L. (2005). « Une journée en enfer ». *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 15–20.

« Une journée en enfer »

José-Louis Bocquet

J'ai trop accéléré en démarrant, je n'ai pas eu le temps de voir le feu rouge et nous l'avons brûlé. « Attention ! » m'a prévenu Raf. Une voiture jaune arrivait sur la droite, elle a percuté la nôtre. On a fait au moins trois tête-à-queue et je me suis retrouvé face à une voiture rouge. Réflexe : je donne quelques coups de volant, je monte sur le trottoir, j'écrase un chien et, par hasard, je me retrouve sur le boulevard, dans la bonne file. Un nouveau carrefour : « À droite ! » me crie Raf. Je vais trop vite, je tourne trop sec, dérapage, je fracasse une autre voiture jaune. Je remonte sur un trottoir. Un piéton. Je l'explose. Du sang sur le pare-brise. Je panique, les garçons de dix ans et demi ne devraient pas conduire à 200 à l'heure dans les rues de New York. « Viiiite ! » hurle Raf. Soudain, au bout de la rue, une explosion. Trop tard : le centre commercial est en feu. La voiture s'est arrêtée.

L'écran affichait un score minable.

— Écraser des piétons, c'est pas bon, a rigolé Raf.

« Une journée en enfer », c'était le nom du jeu, un cadeau de mon père. Mon père, je ne le vois jamais, mais il m'envoie des cadeaux, à n'importe quelle date. Celui-là, j'avais décidé que c'était pour mon anniversaire.

— Willy ! Raf !

Ma mère nous appelait.

— Encore devant cet écran !

Elle a ouvert les rideaux de ma chambre.

— Allez, hop ! dehors, c'est l'été, il y a du soleil, allez jouer au ballon, pas au foot, ça fait des grosses cuisses, mais au basket, c'est très bon, ça allonge les muscles, allez, hop !

Le temps que ma mère dise tout ça, Raf et moi étions sur le palier.

Destination : la rue, treize étages plus bas.

En mettant la totalité de nos économies en commun, il y avait moyen de se payer une barre de chocolat fourrée à la noix

de coco, une seule. Ma participation était uniquement composée de pièces jaunes.

— Ça va pas me faire un gros bout, ai-je remarqué.

— On partage moitié-moitié entre frères de la cité, m'a rassuré Raf.

Raf est mon meilleur ami. Comme moi, il ne voit jamais son père. Ma mère dit que le mien est à l'étranger, « pour ses affaires ». Celui de Raf est encore plus loin, il est chef de tribu sur une île, Haïti, je crois. Le problème est que le père de Raf ne peut pas être chef de tribu ici. La mère de Raf est d'une autre île, mais française, et elle est infirmière diplômée par l'État. Comme ma mère. D'ailleurs, elles travaillent dans le même hôpital, près du port, et elles vivent sur le même palier. C'est peut-être pour toutes ces raisons que Raf est mon meilleur ami. Nous nous comprenons, nous sommes pareils. Sauf que lui est noir et que, moi, je suis blanc. C'est la seule différence.

Nous étions assis entre deux voitures pour partager la barre à l'abri des maraudeurs. Le chocolat fondait trop vite, pas le temps de le déguster. Pourtant, nous n'avions vraiment rien d'autre à faire. C'était l'été à la cité.

— On a la grosse vie ici, me dit Raf. Pas d'école, pas de devoirs, pas de réveil... Rien à faire !

— On ne peut pas vivre tout le temps comme ça, lui ai-je répondu en me léchant les doigts.

— Pourquoi ? On connaît plein de gens qui vivent comme ça... m'a dit Raf en se levant.

Je me suis levé aussi. Mais, à ce moment-là, j'ai entendu derrière moi : « Hé ! Tête de mort ! ». La voix de Lefauchaux. Je me suis retourné, c'était bien lui. Il m'a demandé : « Tu te caches ? » Quand Lefauchaux parle, il y a toujours un coin de sa bouche qui se relève, pour se donner un style méchant. Il ne m'aime pas et je le lui rends bien. Nous avons le même âge et il n'est pas plus balaise que moi. La différence, c'est que Lefauchaux a des frères. Le plus dangereux c'est le grand de treize ans. Il veut être champion du monde de boxe thaïlandaise. Il s'entraîne dans la rue et Lefauchaux lui choisit ses punching-

balls. Mais, là, il était tout seul. Il s'est avancé vers moi et, sans réfléchir, je lui ai craché à la face. Ça l'a bien surpris, il a stoppé net. On en a profité pour s'arracher du parking en courant. Direction le terrain de basket.

Le terrain de basket est au milieu des tours. C'est là que se réunissent les Grands Frères. Ils jouent au ballon, ils écoutent des cassettes, ils dansent, ils fument, ils parlent de ce qu'ils feront lorsqu'ils seront riches. Nous, avec Raf, on les écoute, on les regarde. Les petits ont le droit d'être là, à condition de ne pas leur prendre la tête : pas de cris, pas d'embrouilles. Celui que nous préférons chez les Grands Frères s'appelle MC Mike. Un vrai rappeur.

Justement, MC Mike était assis sur un ballon, entouré de tout un tas de Grands Frères qui l'écoutaient. Ou qui attendaient qu'il leur rende leur jouet.

— Vous auriez vu l'immeuble, déjà, vous auriez halluciné ! racontait MC Mike. Dans le hall, il y avait même une statue ! Un type à poil, style Hercule. Et l'escalier avec tapis rouge et tout ! C'est simple, l'immeuble tellement bourge que le papier peint c'était limite des billets de 100 dollars !

— Et l'ascenseur, il était en or ? a demandé un Grand Frère en rigolant.

— Zarma ! Tout en bois, avec glace et moquette. Tout *clean*. Au cinquième, il y avait une gazelle pour m'accueillir : « Monsieur Jean-Pierre Festin vous attend », elle me dit.

— C'est qui ce keum-là ?

— Le producteur. Celui qui a passé la petite annonce : « Cherche jeune talent rap pour conquérir le monde ». Un caïd. Son bureau, sur la vie de ma mère, il est aussi large que le boulevard Gagarine ! La moquette était tellement profonde, tellement épaisse que c'est à peine si je voyais mes pieds !

— Ton Festin, c'est un géant ou quoi ?

— Non ! Il est tout petit, tout chauve, tout rouge, avec un cigare tellement gros dans la bouche que je croyais que c'était un saucisson !

— Allez ! Zyva ! T'as fait quoi ? Raconte ! s'est impatienté quelqu'un.

— Je suis monté sur son bureau et, sans instru, je lui ai fait *Nyctalope*!

Nyctalope était notre rap préféré, à Raf et moi : « Je suis un nyctalope/La nuit je rappe pour le hip-hop. » Les nyctalopes, ils voient dans la nuit.

— Alors, t'as signé le gros contrat ? a demandé un Grand Frère. Il t'a lâché la caillasse, un max de monnaie ?

— Pas si vite ! On est chez les pros, là ! Donc, on la joue pro.

— Il t'a pas lâché la caillasse, alors ? a insisté le Grand Frère.

— Attends ! D'abord, il veut que j'enregistre une maquette : mon rap avec une musique sur une cassette. Après, on signera le contrat et tout...

— Mais, a poursuivi le Grand Frère, une maquette, ça se fait en studio, avec un ingénieur du son. Comment tu vas payer ça ?

— Comme tout le monde ! Je vais taper le business : vendre du chichon...

Le chichon, c'est une espèce de pâte marron qui pue et que les Grands Frères mélangent avec leur cigarette. Ça leur fait de gros yeux rouges et ça les fait rigoler bêtement.

— Après, a repris MC Mike, je fais la maquette, Festin me signe, dans six mois mon CD est dans les bacs. Et je cartonne ! Maître du monde !

— Et tu vas faire quoi de toute cette monnaie ?

— Des paniers de basket en or, je vais vous installer ici !

Tous les Grands Frères ont rigolé, MC Mike s'est levé et ils ont tous commencé à s'en claquer cinq. C'est un truc qu'on fait par ici quand on est content, quand on se dit au revoir, ou bonjour, on se frappe les mains, paume contre paume. Après s'en être claqué 5 fois 7, un des Grands Frères a ramassé le siège de MC Mike et a réussi un panier à quinze pas.

— Hé ! les Grands !

C'était à nous que MC Mike parlait ! Nous étions assis contre le grillage. Sur le coup, je me suis dit que nous devions gêner, que MC Mike voulait nous faire bouger de là. En fait, il s'est accroupi à notre hauteur :

— Ça vous chaufferait que je vous emmène au concert d'Afrika Bambaataa ?

J'ai bafouillé un truc, la surprise était trop forte.

— J'irai voir vos reums pour les endormir, a rajouté MC Mike.

On s'est regardés avec Raf, il a dit « Yo ! » et on s'en est claqué cinq. MC Mike a souri et il a lâché : « Mais, en échange... J'ai une petite mission pour vous... »

L'été, la nuit tombe tard. Le ciel était encore rouge. Raf et moi étions en mission dans les bosquets, près du parking. Nous faisons le guet pour MC Mike. Il était au terrain de basket pour vendre son chichon et y recevait les clients. À nous de repérer les casquettes bleues.

Nous étions dans notre cachette depuis deux heures. Au début, c'était un peu comme dans les films. Les guetteurs apaches qui attendent, regard fixe, sourcils froncés, l'arrivée des tunique bleues. Sauf que, dans les films, en deux heures, il y a des bagarres, des cascades, des coups de poing. Nous, au bout de deux heures, le film n'avait pas encore commencé. Nous avions besoin d'action. Alors quand j'ai vu un ballon de foot rebondir sur le capot d'un *break* pour venir rouler jusqu'au pied du bosquet, là, juste devant nos yeux, je dois avouer que je n'ai pas résisté. Je me suis levé, j'ai quitté mon poste. Et j'ai *shooté* de toutes mes forces dans le ballon de foot. C'est alors qu'une voix m'a interpellé : « D'où que t'as le droit de *shooter* mon ballon, tête de mort ? » C'était Lefauchaux. Il n'était pas seul. J'ai entendu des gloussements autour de moi et ils ont surgi de l'ombre pour me tomber dessus, tous les frères Lefauchaux. Je me suis débattu, coudes, poings, genoux, mais le grand, le boxeur, m'a attrapé par les cheveux. J'ai vu son autre poing se lever. Je n'ai pas eu le temps de fermer les yeux, il a reçu une poignée de terre en pleine figure, la bouche ouverte. Il m'a lâché immédiatement pour cracher à quatre pattes dans le caniveau. C'était Raf qui venait de me sauver. Il n'avait pas hésité à lâcher notre mission pour venir à mon secours. « Merci, mon frère », j'ai dit à Raf. Nous étions maintenant côte à côte face au gang Lefauchaux. Il fallait se

battre ou s'enfuir, mais dans les deux cas notre mission était ruinée. Finalement, nous n'avons pas eu le choix.

— *Fuck!* Les casquettes!

La voiture de patrouille était déjà dans le parking. Aucun d'entre nous ne l'avait remarquée. Elle se dirigeait vers nous. Le quart de millièmme de seconde d'après, tout le monde s'arrachait. Sauve qui peut.

De la fenêtre de ma chambre, j'ai une bonne vue sur le parking, le terrain, tout le bloc. Les casquettes bleues se sont garées, à l'ombre d'un réverbère éteint. Et puis Raf a remarqué que ça bougeait du côté du bosquet. À partir de là, tout est allé très vite, trop vite. Nous avons vu les casquettes encercler le terrain de basket et l'envahir. Puis ma mère est entrée dans la chambre.

— Vous ne dormez pas?

Je ne suis pas assez vieux pour aller voir MC Mike en prison, mais je lui écris. J'avais honte, il m'a répondu quand même. Là-bas, il écrit beaucoup. Maintenant, il a le temps.

Il pense que nous avons eu de la chance, Raf et moi, parce que nous aurions pu être raflés aussi. Et que ça aurait été de sa faute à lui, MC Mike. Il écrit que c'est un signe du destin, que personne ne naît racaille et qu'il faut résister à la force du côté obscur, que je comprendrai plus tard, qu'il m'expliquera quand il sortira.

J'ai fait une photocopie de la lettre et je l'ai envoyée à Raf. Il est parti à la fin de l'été avec sa mère. Pour toujours. Il m'a envoyé une carte de son île. C'est l'été tout le temps là-bas. Avec des palmiers, des noix de coco.

Les prochaines vacances, j'irais voir Raf, mais j'attends un peu avant d'en parler à ma mère. Parce que, cette année, elle voudrait que je change, que je grandisse enfin.

J'ai décidé de ne plus rouler à 200 à l'heure dans les rues de New York.